

Le mensonge politique est de tous les temps, depuis les fariboles d'Alcibiade pour convaincre les Athéniens de se lancer dans l'expédition de Sicile jusqu'aux bulletins de santé de Mitterrand. Dans *L'Art du mensonge politique* (1733), Jonathan Swift en indiquait ironiquement la finalité : « L'Auteur règle et détermine avec beaucoup de jugement les différentes portions de vérité en matière de gouvernement que les hommes doivent avoir selon leurs différentes capacités, leurs dignités, leurs charges et leurs professions. » Depuis la guerre de Succession d'Espagne – à laquelle Swift était ouvertement opposé –, le mensonge politique n'a fait que se perfectionner grâce aux progrès de *l'information*.

Au contraire le cynisme affiché est plutôt rare dans la langue publique française, qu'il s'agisse d'énoncés scandaleusement opposés à la « morale » ou à l'« opinion » publiques, destinés à prouver que le proférateur se situe au-dessus de ces contingences, ou encore d'énoncés dont chacun sait qu'ils sont faux mais que personne n'osera contredire – variante plutôt stalinienne, la première version étant plutôt hitlérienne. Le cynisme public est le domaine réservé de quelques représentants de *l'élite*, nouveaux seigneurs qui estiment n'avoir aucun compte à rendre à qui que ce soit, « militants », actionnaires, électeurs ou autres. (...) Le baron Seillière, ex-président du lobby patronal, était cynique en déclarant en un raisonnement parfaitement circulaire : « Quand on dit : ou bien on travaille plus ou bien l'emploi ne peut pas être conservé, c'est bien la démonstration que l'acquis social doit céder devant la nécessité économique. » Claude Perdriel, directeur du *Nouvel Observateur*, était cynique en précisant : « Si je crois à la qualité de l'information d'un journal, je crois et j'accepte plus facilement les pages de publicité que je lis. De plus, comme les articles sont plutôt longs chez nous, le temps d'exposition à la page de publicité est plus grand » (*Stratégies*, 12 décembre 2004). Patrick Le Lay, P-DG de TF1, a poussé le cynisme jusqu'à une gaffe délibérée par laquelle il passera peut-être à la postérité : « Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »

Mais la LQR¹ vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non au choc du cynisme pro-

vocateur. C'est pourquoi l'un de ses principaux tours est au contraire l'euphémisme – point commun avec la langue des nazis qui forgeaient un euphémisme pour chacun de leurs crimes, avec pour finir l'imbattable *Endlösung*, la *solution finale*. Le grand mouvement euphémistique qui a fait disparaître au cours des trente dernières années les surveillants généraux des lycées, les grèves, les infirmes, les chômeurs – remplacés par des conseillers principaux d'éducation, des mouvements sociaux, des handicapés, des demandeurs d'emploi – a enfin permis la réalisation du vieux rêve de Louis-Napoléon Bonaparte, l'extinction du paupérisme. Il n'y a plus de pauvres mais des gens *modestes*, des conditions *modestes*, des familles *modestes*. Être orgueilleux quand on n'a pas d'argent n'est pas pour autant interdit, mais cette façon de dire implique au moins une certaine modération dans les exigences. (...)

On peut distinguer à l'euphémisme LQR deux fonctions distinctes. La première est le contournement-évitement. Soit l'expression *partenaires sociaux*, je reviendrai sur l'essorage de l'adjectif « social », mais partenaires ? Au bridge, en double de tennis, le partenaire est celui ou celle *avec qui* on fait la paire. D'après *Le Petit Robert*, un partenaire est « une personne avec laquelle quelqu'un est allié contre d'autres joueurs ». Le principal du collège La Courtille à Saint-Denis, interrogé par *Le Figaro* (16-17 octobre 2004), emploie donc le mot à juste titre en préconisant « un *partenariat* étroit avec la police et la justice » pour rétablir l'ordre dans les cours de récréation.(...)

Dans un registre voisin, Ernest-Antoine Seillière explique que la notion d'« entrepreneur » – qui désignait naguère un petit patron du bâtiment – « s'est parfaitement enracinée pour essayer de se substituer à celle de “chef d'entreprise” (hiérarchique) et à celle de “patron” (qui est un peu archaïque quand on l'associe à “patronat”). Il faut faire attention à la terminologie. “Entrepreneur”, c'est positif, “patron”, c'est autoritaire, “chef d'entreprise”, c'est technologique ». On voit le soin que nos « élites » mettent à affiner le vocabulaire de la LQR. C'est d'ailleurs le même Seillière qui a remplacé la dénomination archaïque du syndicat patronal – le CNPF ou Centre national du patronat français – par le plus « positif » Mouvement des entreprises de France ou Medef.

L'autre fonction de l'euphémisme consiste à prendre un mot banal, à en évacuer progressive-

¹ *Lingua Quintae Rei Publicae*, « la langue de la cinquième république », expression qui reprend le titre du livre de Victor Klemperer, *LTI, la langue du Troisième Reich* (1947)

ment le sens et à s'en servir pour dissimuler un vide qui pourrait être inquiétant. Soit par exemple, pour cette fonction de masque, l'omniprésente « réforme » : en LQR, le mot a deux usages principaux. Le premier est de rendre acceptables le démantèlement d'institutions publiques et l'accélération de la *modernisation* libérale : « Seule la mise en place immédiate et accélérée d'un programme de réformes peut rétablir notre situation économique », écrit Ernest-Antoine Seillière dans *Le Monde* du 1er juin 2005, au lendemain du référendum sur la Constitution européenne. Et dans le même journal, Édouard Balladur, ancien Premier ministre, livre une belle dénégation : « Qui dit réforme ne dit pas nécessairement injustice, bien au contraire » (17 août 2005).

Dans son autre usage, *réforme* est une manière pour les gouvernants de signifier, face à une question vraiment litigieuse, que la décision est prise de l'enterrer sous les enquêtes, rapports et travaux de commissions. Le lobby des constructeurs contraint-il le ministre de l'Écologie à abandonner son projet de « malus » pour l'assurance des voitures neuves les plus polluantes ? « Il a confirmé que deux groupes de travail parlementaires seraient mis en place d'ici à fin septembre pour étudier cette réforme et que des discussions auraient lieu . » (*La Tribune*, 15/9/2004) (...)

Bref, derrière *réforme*, il n'y a rien que du vide. « Le mot *réforme* ne renvoie en définitive à aucune réforme particulière mais consacre la distance entre ce qui est bon pour le peuple et ce que celui-ci désire . » (Jacques Rancière, entretien avec Léa Gauthier et Jean-Marc Adolphe, *Mouvements*, été 2004, p. 42.) Mais les politiciens, qui s'affirment tous « réformistes », font leur possible pour que cette notion reste crédible. Jean-Pierre Raffarin affirmait dans un entretien accordé au *Figaro Magazine* (6 septembre 2004) : « Il y a une "voie française" pour la réforme. J'en suis convaincu : c'est une voie qui n'est pas idéologique. L'idéologie conduit à l'impasse et à l'immobilisme. [Cette voie française] repose sur une équation que je résume ainsi : "Réforme = écoute + justice + fermeté" [...]. Il faut que la réforme soit équitable et qu'à cette fin, elle repose sur des leviers de justice solides. »

Dans ces propos, deux mots méritent qu'on s'y arrête. Le premier est *idéologie* servant ici à exprimer que « la voie française pour la réforme » se situe hors du champ de la politique – ce qui reste difficile à énoncer en ces termes pour un Premier ministre quel qu'il soit. Le second mot est *équitable*. Depuis la *Théorie de la justice* de John Rawls, *l'équité* a envahi le

langage néolibéral en chassant l'égalité dont la passion – comme Hannah Arendt, Raymond Aron et François Furet ont cherché à nous l'apprendre – mène droit au goulag.

Éric HAZAN, *LQR*, *La Propagande au quotidien* (2006)

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 289 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. « *On voit le soin que nos « élites » mettent à affiner le vocabulaire* » dit Éric Hazan : la langue est-elle un champ de bataille où chaque mot est l'objet d'un rapport de force, ou un bien commun qui nous unit ? Vous direz ce que vous pensez de cette affirmation en vous appuyant sur les œuvres de Laclos, Musset et Hannah Arendt au programme cette année.